

## Jimmy P. Intégration double

*Jimmy P. (Psychothérapie d'un indien des plaines / Psycho-Therapy of a Plains Indian)*, France / États-Unis, 2013, 1 h 57

Jean-Marie Lanlo

---

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2014). Compte rendu de [Jimmy P. Intégration double / *Jimmy P. (Psychothérapie d'un indien des plaines / Psycho-Therapy of a Plains Indian)*, France / États-Unis, 2013, 1 h 57]. *Séquences*, (289), 38–39.

# Jimmy P. INTÉGRATION DOUBLE

*Quelques années après la Seconde Guerre mondiale, l'anthropologue et apprenti psychanalyste Georges Devereux se voit confier par un hôpital militaire la charge de s'occuper du cas de Jimmy Picard, un Amérindien de la tribu des Pieds-Noirs blessé durant le conflit. La somme considérable de notes prises pendant l'analyse lui offrit la matière première d'un livre publié quelques années plus tard. Aujourd'hui, en s'appuyant sur ces écrits, Arnaud Desplechin nous propose sa vision filmée de cette rencontre.*

Jean-Marie Lanlo

P rès de quinze ans après avoir traversé la Manche pour filmer *Esther Kahn* en Grande-Bretagne, Arnaud Desplechin quitte une nouvelle fois la France, mais traverse cette fois l'Atlantique. Comme pour marquer une différence avec ses films français, il retourne une fois de plus dans le passé et nous propulse en 1948. Surtout, il nous immerge dès les premiers plans dans un nouveau territoire et un nouvel univers cinématographique. Après quelques minutes dignes d'un western, la mise en scène de Desplechin, secondée par une musique de Howard Shore très présente, semble vouloir nous maintenir à la lisière du cinéma de genre en flirtant avec le thriller psychiatrique. Ce petit clin d'œil pourrait être vu comme un hommage au cinéma américain, mais il est en réalité bien plus que ça. La mise en scène colle en effet clairement au personnage de Jimmy Picard tel qu'il est

perçu par le monde médical : un Indien des Plaines (le western) atteint de schizophrénie (le thriller psychiatrique). Desplechin utilise d'ailleurs le même procédé avec le personnage de Georges Devereux qui entre dans le film comme dans une comédie. Pour sa première apparition, ce personnage est caché derrière un journal qu'il referme pour laisser apparaître un petit bonhomme agité, tout de suite perçu comme un peu loser, sans occupation, prêt à saisir la moindre opportunité. Bien entendu, l'exercice laisse dans un premier temps libre cours au cabotinage de Mathieu Amalric qui ne se fait pas prier pour s'acquitter de sa tâche. Cependant, son jeu deviendra par la suite plus sobre. Il livrera une prestation tout aussi remarquable que Benicio Del Toro, parfaitement crédible en Indien à l'âme malade.



photo : Un Indien des plaines atteint de schizophrénie



Une rencontre qui fait évoluer le niveau de mise en scène

**Jimmy P. est également un film sur la psychanalyse, sur l'exploration des rêves et des souvenirs enfouis, sur les frustrations ou les malaises passés qui peuvent avoir des conséquences dramatiques.**

Les personnages sont tout de suite définis: un Indien en plein choc post-traumatique et un petit Juif d'Europe de l'Est, qui est passé par la France, a changé de nom et de religion, avant de se retrouver sans travail en Amérique. Les deux sont plus ou moins exclus de la société et devenus des caricatures d'eux-mêmes, à force d'être rejetés par le monde qui les entoure. Même lorsqu'il se voit confier le cas de Jimmy Picard, Georges Devereux est encore en marge. Il n'a qu'une heure de travail par jour et n'a, en dehors de cela, rien d'autre à faire que retranscrire ses conversations avec son patient. Jimmy Picard, lui, est encore plus marginalisé. Dans une scène éloquente quant à son rang social, on voit une employée de banque de couleur le traiter avec dédain; c'est un détail qui a son importance dans une Amérique où la ségrégation a encore cours.

Si les situations respectives de Picard et Devereux diffèrent à bien des égards, c'est avant tout ce sentiment commun d'exclusion qui les rassemble dès leur première rencontre et qui leur permet de s'ouvrir à l'autre, en laissant tomber les masques. Desplechin profite d'ailleurs de leur rencontre pour faire évoluer une mise en scène qui va s'éloigner du genre et devenir plus ample mais aussi plus apaisée, comme si elle voulait aider les deux protagonistes à partager le même monde avant de les aider à s'intégrer à celui qui les entoure.

Au-delà de son très intéressant travail de mise en scène, la force d'Arnaud Desplechin est également de ne pas s'être laissé enfermer dans un traitement trop convenu. L'adaptation de l'œuvre de Devereux aurait pu faire de l'auteur uniquement un bon samaritain qui aide l'Indien à l'âme blessée à retrouver confiance en lui; le réalisateur fait pourtant de Devereux un personnage double beaucoup plus intéressant. D'une part, l'ethnologue voit en Jimmy Picard un moyen de continuer à développer ses connaissances sur une tribu qui l'intéresse. D'autre part, pour l'apprenti psychanalyste non reconnu par l'Académie, l'étude du cas Jimmy Picard s'impose comme un moyen de faire ses preuves. Son temps libre va lui permettre de faire un travail considérable de retranscription et de prise de notes, qu'un autre soignant plus actif n'aurait pas pu faire. La relation exclusive de Devereux avec Jimmy Picard l'occupe, lui donne confiance et lui permet d'être reconnu pour la qualité de son travail. Contrairement à ce qu'aurait pu montrer un film à la gloire de Devereux, le malade a ici autant besoin du psychanalyste que l'inverse!

Bien sûr, **Jimmy P.** est également un film sur la psychanalyse, sur l'exploration des rêves et des souvenirs enfouis, sur les frustrations ou les malaises passés qui peuvent avoir des conséquences dramatiques. Mais c'est aussi un film sur l'exclusion liée à des troubles identitaires (Devereux ne donnera jamais à Jimmy Picard son vrai nom, pas plus qu'il ne parlera de ses origines d'Europe centrale). Par extension, c'est d'ailleurs peut-être surtout un film sur l'intégration, ou plutôt sur la nécessité de régler ses comptes avec soi-même pour se voir intégrer le monde, mais aussi sur la difficulté d'y parvenir seul. C'est en effet cette relation d'amitié, née dans le cadre de l'analyse, qui aide chacun à se retrouver plus en paix avec lui-même, mais aussi à se voir enfin accepté par les autres. En effet, après cette rencontre, Jimmy Picard va se voir offrir un emploi dans l'hôpital où on le traitait avant comme un enfant. Pour sa part, Georges Devereux verra enfin son travail reconnu, son ouvrage *Psychothérapie d'un Indien des Plaines* allant même devenir par la suite une œuvre de référence.

Arnaud Desplechin a quant à lui pris le risque de sortir de sa zone de confort pour aller vers l'Amérique, mais aussi vers un cinéma plus apaisé, même si son film traite a priori des blessures de l'âme. Il a surtout accepté de se consacrer principalement à deux personnages (les autres étant très secondaires, ce qui change de ses habitudes) qu'il respecte, qu'il souhaite voir s'affirmer et évoluer sous sa caméra, sans leur faire ombrage. Il y est parvenu à la perfection!

■ **JIMMY P. (PSYCHOTHÉRAPIE D'UN INDIEN DES PLAINES / PSYCHOTHERAPY OF A PLAINS INDIAN)** | Origine: France / États-Unis – Année: 2013 – Durée: 1 h 57 – Réal.: Arnaud Desplechin – Scén.: Arnaud Desplechin, Kent Jones, Julie Peyr, d'après Georges Devereux – Images: Stéphane Fontaine – Mont.: Laurence Briaud – Mus.: Howard Shore – Son: Nicolas Cantin, Sylvain Malbrant, Jamie Scarpuzza, Stéphane Thiebaut – Dir. art.: Dina Goldman – Cost.: David C. Robinson – Int.: Benicio Del Toro (Jimmy Picard), Mathieu Amalric (Georges Devereux), Gina McKee (Madeleine), Larry Pine (Dr. Karl Menninger), Joseph Cross (Dr. Holt), Elya Baskin (Dr. Jokl), Gary Farmer (Jack), Michelle Thrush (Gayle), Misty Upham (Jane) – Prod.: Pascal Caucheteux, Jennifer Roth – Dist. / Contact: Métropole.